

temps passé et de ce que je suis à présent.
 Le plus grand de mes maux est la perte de la vue. Aveugle au milieu de mes ennemis ! oh ! cela est pire que les chaînes, les donjons, la mendicité, la décrépitude ! Le plus vil des animaux est au-dessus de moi : le vermisseau rampe, mais il voit. Mais moi, plongé dans les ténèbres au milieu de la lumière ! O ténèbres ! ténèbres ! ténèbres ! en pleins rayons du midi ! Ténèbres irrévocables, éclipse totale sans aucune espérance de jour ! Si la lumière est si nécessaire à la vie, si elle est presque la vie ; s'il est vrai que la lumière soit dans l'âme, pourquoi la vue est-elle confinée au tendre globe de l'œil, si aisé à éteindre ? Ah ! s'il en eût été autrement, je n'aurois pas été exilé de la lumière pour vivre dans la terre de la nuit, exposé à toutes les insultes de la vie, captif chez des *ennemis inhumains*. »

On croit que par ces dernières paroles le poète faisoit allusion à l'exécution du second Henri Vane.

Samson, mené à la fête de Gaza pour amuser les convives, prie Dieu de lui rendre sa force ; il ébranle les colonnes de la salle du banquet, et périt sous les illustres ruines dont il écrase les Philistins, comme Milton, en mourant, a enseveli ses ennemis sous sa gloire.

Milton dans ses derniers jours fut obligé de vendre sa bibliothèque. Il approchoit de sa fin. Le docteur Wright l'étant allé voir, le trouva retiré au premier étage de sa petite maison, dans une toute petite chambre : on montoit à cette chambre par un escalier tapissé momentanément d'une moquette verte, afin d'assourdir le bruit des pas et de commencer le silence de l'homme qui s'avançoit vers le silence éternel. L'auteur du *Paradis perdu*, vêtu d'un pourpoint noir, reposoit dans un fauteuil à coude : sa tête étoit nue ; ses cheveux argentés tomboient sur ses épaules, et ses beaux yeux noirs d'aveugle brilloient sur la pâleur de son visage.

Le 10 novembre 1674, la divinité qui parloit la nuit au poète le vint chercher ; il se réunit dans l'Éden céleste à ces anges au milieu desquels il avoit vécu, et qu'il connoissoit par leurs noms, leurs emplois et leur beauté.

Milton trépassa avec tant de douceur qu'on ne s'aperçut pas du moment où, à l'âge de soixante-six ans moins un mois, il rendit à Dieu un des souffles les plus puissants qui animèrent jamais l'argile humaine. Cette vie du temps ni longue ni courte servit de base à une vie immortelle : le grand homme traîna assez de jours sur la terre pour s'ennuyer, pas assez pour épuiser son génie, qu'il posséda tout entier jusqu'à son dernier soupir. Bossuet, comme Milton, avoit cinquante-neuf ans lorsqu'il composa le chef-d'œuvre de son éloquence ;

avec quel feu et quelle jeunesse il parle de ses cheveux blancs ! Ainsi l'auteur du *Paradis perdu* se plaint d'être glacé par les années, en peignant les amours d'Adam et d'Ève. L'évêque de Meaux prononça l'*Oraison funèbre de la reine d'Angleterre* en 1669, l'année même où Milton donna quittance des secondes 5 livres sterling reçues pour la vente de son poème. Ces incomparables génies, qui tous les deux, dans des rangs opposés, avoient fait le portrait de Cromwell, s'ignoroient l'un l'autre, et n'entendirent peut-être jamais prononcer leurs noms : les aigles, qui sont vus de tous, vivent un à un et solitaires dans la montagne.

Milton mourut juste à moitié terme entre deux révolutions, quatorze ans après la restauration de Charles II, et quatorze ans avant l'avènement de Guillaume. Il fut enterré près de son père, dans le chœur de l'église de Saint-Gilles. Longtemps après les curieux alloient voir une petite pierre dont l'inscription n'étoit plus lisible : cette pierre gardoit les cendres délaissées de Milton ; on ne sait si le nom de l'auteur du *Paradis perdu* n'avoit point été effacé.

La famille du poète s'enfonça vite dans l'obscurité. Trente ans s'étoient écoulés depuis la mort de Milton, lorsque Déborah, voyant pour la première fois le portrait du poète, alors devenu célèbre, s'écria : « O mon père ! mon cher père ! » Déborah avoit épousé Abraham Clarke, tisserand dans Spithfields ; elle mourut âgée de soixante-seize ans, au mois d'août 1727. Une de ses filles se maria à Thomas Foster, tisserand aussi. Réduite à la misère, un critique proposa une souscription en sa faveur : « Cette proposition, dit-il, doit être bien reçue, puisqu'elle est faite par moi, qu'on pourroit regarder comme le Zoïle de l'Homère anglois. » Zoïle n'eut pas le plaisir de nourrir la petite-fille d'Homère des outrages qu'il avoit prodigués au père de l'épopée biblique. Le parterre anglois devint le tuteur de l'orpheline ; elle eut à son bénéfice une représentation du *Masque*, dont Samuel Johnson, d'ailleurs assez dur dans son jugement sur Milton, fit le prologue.

Déborah fut connue du professeur Ward et de Richardson, à qui nous devons une vie de Milton. Addison se fit le patron de Déborah, et obtint pour elle de la reine Caroline cinquante guinées.

Un fils de Déborah, Caleb Clarke, passa aux Indes dans les premières années du XVIII^e siècle. On a su par sir James Mackintosh que ce petit-fils de Milton avoit été clerc de paroisse à Madras. Caleb Clarke eut de sa femme Marie trois enfants : Abraham, Marie, morte en 1706, et Isaac. Abraham, arrière-petit-fils de Milton, épousa, au mois de septembre 1725, Anna Clarke ; il en eut une fille, Marie Clarke,

portée sur les registres des naissances, à Madras, 2 avril 1727. Là disparoît toute trace de la famille de Milton. On ne sait ce que sont devenus Abraham et Isaac, qui ne moururent point à Madras et dont jusqu'à présent on n'a point fait vérifier le décès sur les registres de Calcutta et de Bombay. S'ils étoient retournés en Angleterre, ils n'auroient point échappé aux admirateurs et aux biographes de Milton : ils se sont donc perdus dans les vastes régions de l'Inde, au berceau du monde chanté par leur aïeul. Peut-être quelques gouttes inconnues du sang libre de Milton animent aujourd'hui le cœur d'un esclave; peut-être aussi coulent-elles dans les veines d'un prêtre de Buddha, ou dans celles d'un de ces bergers indiens, qui se retire au frais sous un figuier « et surveille ses troupeaux à travers les entailures coupées dans le feuillage le plus épais. »

Shelters in cool, and tends his pasturing herds
At loopholes cut thro' thickest shade.....

Paradise lost, 13, ix.

Rien de plus naturel que la curiosité qui nous porte à nous enquerir de la famille des hommes illustres : celle de Bonaparte n'a point péri, parce qu'il a laissé après lui les reines et les rois qu'il fit avec son épée. J'ai recherché ailleurs ce qu'étoient devenus les descendants de ce Cromwell dont le nom se trouve inséparablement uni dans la gloire à celui de Milton.

« Il est possible, ai-je dit, qu'un héritier direct d'Olivier Cromwell par Henri soit maintenant quelque paysan irlandais inconnu, catholique peut-être, vivant de pommes de terre dans les tourbières d'Ulster, attaquant la nuit les orangistes et se débattant contre les lois atroces du Protecteur. Il est possible encore que ce descendant inconnu de Cromwell ait été un Franklin ou un Washington en Amérique¹. »

PARADIS PERDU.

DE QUELQUES IMPERFECTIONS DE CE POÈME.

Le comte de Dorset, cherchant des livres, entra chez le libraire de Milton, et mit par hasard la main sur *Le Paradis perdu*. Le libraire pria humblement sa Seigneurie de le lire et de lui procurer des acheteurs.

1. Les Quatre Stuarts.

Le comte l'emporta, le lut, le fit passer à Dryden, qui le lui renvoya avec ces mots : *Cet homme nous efface, nous et les anciens.*

Cependant, la renommée du *Paradis perdu* ne marcha qu'avec lenteur ; des mœurs frivoles et corrompues, l'aversion qu'on portoit à des sectes religieuses dont les excès avoient fait naître l'esprit d'incrédulité s'opposoit au succès d'un poème aussi sévère par le sujet, le style et la pensée : ni le duc de Buckingham, ni le comte de Rochester, ni le chevalier Temple, ne s'occupent de Milton. Mais en 1688 une édition in-folio du *Paradis perdu*, sous le patronage de lord Sommers, fit du bruit : on eût dit que la gloire de l'ennemi des Stuarts par eux opprimée avoit attendu l'année de leur chute pour éclater. Si Milton eût vécu, comme son frère, jusqu'à l'époque de la révolution de 1688, eût-il trouvé grâce devant le gouvernement nouveau ? J'en doute ; on ne fit que changer de roi. Le vieux régicide Ludlow, accouru de Lausanne, se trouva aussi étranger sous Guillaume III qu'il l'eût été sous Jacques II : homme d'un autre temps, il retourna mourir dans sa solitude.

Peu à peu les éditions du *Paradis perdu* se multiplièrent. Addison lui consacra dix-huit articles du *Spectateur*. Alors il n'y eut plus assez d'autels pour le dieu ; Milton prit dans le culte public sa place à côté de Shakespeare.

Quelques voix opposantes se firent entendre pourtant : aucune grande renommée ne s'élève sans contradicteurs. On prétendit que Milton avoit imité Mosenius, Ramsay, Vida, Sannazar, Romœus, Fletcher, Staforst, Taubman, Andreini, Quintianus, Malapert, Fox ; on auroit pu ajouter à cette liste Saint-Avit, Dubartas et le Tasse : Saint-Avit a de très-belles scènes dans *Éden*. Il est probable que Milton à Naples, dans la compagnie de Manso, avoit lu les *Sette giornate del Mondo creato* du Tasse. Le chantre de la Jérusalem fait sortir Ève du sein d'Adam, tandis que *Dieu arrosoit d'un sommeil paisible les membres de notre premier père assoupi* :

Ed irrigò di placida quiete
Tutte le membra al sonnacchioso.....

Le Tasse amollit l'image biblique, et dans ses douces créations la femme n'est plus que le premier songe de l'homme.

Que fait tout cela à la gloire de Milton ? Ces prétendus originaux ont-ils ouvert leurs ouvrages par le réveil de Satan dans l'enfer ? ont-ils traversé le chaos avec l'Ange rebelle, aperçu la création du seuil de l'Empyrée, apostrophé le soleil, contemplé le bonheur de l'homme dans sa primitive innocence, deviné les majestueuses amours d'Ève et d'Adam ?

Soit qu'en traduisant Milton l'habitude d'une société intime m'ait accoutumé à ses défauts, soit qu'élargissant la critique je juge le poète d'après les idées qu'il devoit avoir, je ne suis plus blessé des choses qui me choquoient autrefois. La découverte de l'artillerie dans le ciel me semble aujourd'hui découler d'une idée fort naturelle : Milton fait inventer par Satan ce qu'il trouve de pire parmi les hommes. Il revient souvent sur cette invention, à propos de la conspiration des poudres; il a cinq pièces latines *in Proditionem bombardicam, in inventorem bombardæ*.

Les railleries des démons sont une imitation des railleries des héros d'Homère. J'aime à voir l'*Iliade* apparaître au travers du *Paradis perdu*.

Les démons changés en serpents qui sifflent leur chef lorsqu'il se vient vanter d'avoir (sous la figure d'un serpent) perdu la race humaine sont les caprices, d'ailleurs étonnamment bien exprimés, d'une imagination surabondante. Dans les critiques que l'on a faites de ce passage, on n'a pas vu ou on n'a pas voulu voir l'explication que le poète lui-même donne de la métamorphose : elle est conforme au sujet de l'ouvrage et aux traditions les plus populaires du christianisme. C'est pour la dernière fois que l'on aperçoit Satan : le prince des ténèbres, superbe intelligence au commencement du poème, avant la séduction d'Adam, devient hideux reptile à la fin du poème après la chute de l'homme : au lieu de l'esprit qui brilloit encore à l'égal du soleil éclipsé, il ne vous reste plus que l'*ancien serpent*, que le *vieux dragon* de l'abîme.

Il seroit moins injuste de reprocher à Milton quelques traits de mauvais goût. « Ce dîner (de fruits) qui ne refroidit pas, » par exemple. J'aurois voulu pouvoir supprimer les vers où Adam dit à Ève qu'elle est une *côte tortueuse* que lui Adam *avoit de trop*, et malheureusement cette injure se trouvoit placée dans un morceau dramatique d'une beauté achevée.

Le poète abuse un peu de son érudition; mais après tout, mieux vaut être trop instruit que de ne l'être pas assez : Milton a tiré plus de beautés de son savoir que Shakespeare de son ignorance. N'est-il pas surprenant qu'au milieu de la mauvaise physique de son temps il annonce l'*attraction*, démontrée depuis par Newton? Kepler, Boullian et Hook, il est vrai, avoient mis sur la voie de la découverte, et Milton auroit pu connoître ce qu'on appelloit alors la force *tractoire*. Dans l'antiquité, Aristarque fait du Soleil le centre unique de l'univers.

Des nuances et des lumières manquent de fois à autre dans les tableaux du poète; on devine que le peintre ne voit plus, comme en musique on reconnoît le jeu d'un aveugle à l'indéfini de certaines

notes. Les descriptions du *Paradis perdu* ont quelque chose de doux, de velouté, de vaporeux, d'idéal, comme des souvenirs : les *soleils couchants* de Milton en rapport avec son âge, la nuit de ses paupières et la nuit approchante de sa tombe ont un caractère de mélancolie qu'on ne retrouve nulle part. Lui demanderez-vous rien de plus, lorsqu'en peignant une nuit dans Éden il vous dit : « Le rossignol répétoit ses plaintes amoureuses, et le silence étoit ravi »? Cinq ou six vers, hors de tous les lieux communs, lui suffisoient pour offrir le spectacle religieux du matin. « La lumière sacrée commença de poindre dans l'orient parmi les fleurs humides; elles exhaloient leur encens matinal, alors que tout ce qui respire sur le grand autel de la terre élève vers le Créateur des louanges silencieuses et une odeur qui lui est agréable. » On croit lire un verset des psaumes : *Jubilate Deo, omnis terra; Benedic, anima mea, Domino*.

Enfin, si le poète montre quelquefois de la fatigue; si la lyre échappe à sa main lassée, il repose, et je me repose, avec lui : je ne voudrois pas que les beaux endroits du *Cid* et des *Horaces* fussent joints ensemble par des harmonies élégantes et travaillées; les simplicités de Corneille sont un passage à ses grandeurs, qui me charme encore.

PLAN DU PARADIS PERDU.

Que dirai-je du *Paradis perdu* qui n'ait déjà été dit? Mille fois on en a cité les traits sublimes, les discours, les combats, la chute des anges et cet enfer qui *eût fui épouvanté si Dieu n'en avoit creusé si profondément l'abîme*. J'insisterai donc principalement sur la composition générale de l'ouvrage, pour faire remarquer l'art avec lequel le tout est conduit.

Satan s'est réveillé au milieu du lac de feu (et quel réveil!). Il rassemble le conseil des légions punies; il rappelle à ses compagnons de malheur et de désobéissance un ancien oracle qui annonçoit la naissance d'un monde nouveau, la création d'une nouvelle race, formée à dessein de remplir le vide laissé par les anges tombés : chose formidable! c'est dans l'Enfer que l'on entend prononcer pour la première fois le nom de l'HOMME.

Satan propose d'aller à la recherche de ce monde inconnu, de le détruire ou de le corrompre. Il part, explore l'Enfer, rencontre le Péché et la Mort, se fait ouvrir les portes de l'abîme, traverse le chaos, découvre la création, descend au soleil, arrive sur la Terre, voit nos premiers parents dans Éden, est touché de leur beauté et de leur inno-

cence, et donne par ses remords et son attendrissement une idée ineffable de leur nature et de leur bonheur. Dieu aperçoit Satan du haut du Ciel, prédit la faiblesse de l'homme, annonce sa perte totale, à moins que quelqu'un ne se présente pour être sa caution et mourir pour lui : les anges restent muets d'épouvante. Dans le silence du Ciel, le FILS seul prend la parole, et s'offre en sacrifice. La victime est acceptée, et l'homme est racheté avant même d'être tombé.

Le Tout-Puissant envoie Raphael prévenir nos premiers pères de l'arrivée et des projets de leur ennemi. Le messager céleste fait à Adam le récit de la révolte des anges, arrivée au moment où le PÈRE annonça du haut de la montagne sainte qu'il avoit engendré son FILS, et qu'il lui remettoit tout pouvoir. L'orgueil et la jalousie de Satan, excités par cette déclaration, l'entraînent au combat; vaincu avec ses légions, il est précipité dans l'Enfer. Milton n'avoit aucune donnée pour trouver le motif de la révolte de Satan; il a fallu qu'il tirât tout de son génie. Ainsi, avec l'art d'un grand maître, il fait connoître ce qui a précédé l'ouverture du poëme. Raphael raconte encore à Adam l'œuvre des six jours. Adam raconte à son tour à Raphael sa propre création. L'ange retourne au ciel. Ève se laisse séduire, goûte au fruit, et entraîne Adam dans sa chute.

Au dixième livre, tous les personnages reparoissent; ils viennent subir leur sort. Au onzième et au douzième livre, Adam voit la suite de sa faute et tout ce qui arrivera jusqu'à l'Incarnation du Christ : le FILS doit en s'immolant racheter l'homme. Le FILS est un des personnages du poëme : au moyen d'une vision, il reste seul et le dernier sur la scène, afin d'accomplir dans le monologue de la croix l'action définitive : *consummatum est*.

Voilà l'ouvrage en sa simplicité. Les faits et les récits naissent les uns des autres; on parcourt l'Enfer, le Chaos, le Ciel, la Terre, l'éternité, le temps, au milieu des blasphèmes et des cantiques, des supplices et des joies; on se promène dans ces immensités tout naturellement, sans s'en apercevoir, sans ressentir aucun mouvement, sans se douter des efforts qu'il a fallu pour vous porter si haut sur des ailes d'aigle, pour créer un pareil univers.

Cette observation touchant la dernière apparition du FILS montre, contre l'opinion de certains critiques, que Milton auroit eu tort de retrancher les deux derniers livres. Ces livres, que l'on regarde, je ne sais pourquoi, comme les plus faibles du poëme, sont selon moi tout aussi beaux que les autres; ils ont même un intérêt humain qui manque aux premiers. Du plus grand des poètes qu'il étoit, l'auteur devient le plus grand historien, sans cesser d'être poète. Michel

annonce à nos premiers pères qu'il faut sortir du Paradis. Ève pleure; elle se désole de quitter ses fleurs : « O fleurs, dit-elle, qui toutes avez reçu de moi vos noms. » Trait charmant, qu'on a cru d'un dernier poète germanique, et qui n'est qu'une de ces beautés dont les ouvrages de Milton fourmillent. Adam se plaint aussi, mais c'est d'abandonner les lieux que Dieu avoit daigné honorer de sa présence : « J'aurois pu dire à mes enfants : Sur cette montagne il m'apparut; sous cet arbre il se rendit visible à mes yeux; entre ces pins j'entendis sa voix; au bord de cette fontaine je m'entretins avec lui. »

Cette idée de Dieu dont l'homme est dominé dans *Le Paradis perdu* est d'une sublimité extraordinaire. Ève en naissant à la vie n'est occupée que de sa beauté, et ne voit Dieu qu'à travers l'homme; Adam aussitôt qu'il est créé, devinant qu'il n'a pas pu se créer seul, cherche et appelle aussitôt son Créateur.

Ève demeure endormie au pied de la montagne : Michel, au sommet de la même montagne, montre à Adam, dans une vision, toute sa race. Alors se déroule la Bible. D'abord vient l'histoire de Caïn et d'Abel : « O maître, s'écrie Adam à l'ange, en voyant tomber Abel, est-ce là la mort? est-ce par ce chemin que je dois retourner à ma poussière natale? » Remarquons que dans l'Écriture il n'est plus question d'Adam après sa chute; un grand silence s'étend entre son péché et sa mort : pendant 930 années, il semble que le genre humain, sa postérité malheureuse, n'a osé parler de lui; saint Paul même ne le nomme pas parmi les saints qui ont vécu de la foi; l'apôtre n'en commence la liste qu'à Abel. Adam passe pour le chef des morts, parce que tous les hommes sont morts en lui, et néanmoins durant neuf siècles il vit défilér ses fils vers la tombe dont il étoit l'inventeur et qu'il leur avoit ouverte.

Après le meurtre d'Abel, l'ange montre à Adam un hôpital et les différentes espèces de mort, tableau plein de vigueur, à la manière du Tintoret. « Adam pleure à cette vue, dit le poète, quoiqu'il ne fût pas né d'une femme. » Réflexion pathétique, inspirée au poète par ce passage de Job : « L'homme né de la femme ne vit que peu de temps, et il est rempli de beaucoup de misère. »

L'histoire des géants de la montagne, que séduisent les femmes de la plaine, est merveilleusement contée. Le déluge offre une vaste scène. Dans ce xi^e livre, Milton imite Dante par ces formes d'interpellations du dialogue : MAÎTRE? Dante auroit invité Milton, comme un frère, à entrer avec lui dans le groupe des grands poètes.

Au xii^e livre, ce n'est plus une vision, c'est un récit. La Tour de Babel, la vocation d'Abraham, la venue du Christ, son incarnation, sa

résurrection, sont remplies de beautés de tous les genres. Le livre se termine par le bannissement d'Adam et d'Ève et par les vers si tristes que tout le monde sait par cœur.

Dans ces deux derniers livres, la mélancolie du poète s'est augmentée; il paroît sentir davantage le poids du malheur et des ans. Il met dans la bouche de Michel ces paroles :

« Tu jouiras de la vie, et, pareil à un fruit parvenu à sa maturité, tu retomberas dans le sein de la terre dont tu es sorti. Tu seras non pas durement arraché, mais doucement cueilli par la mort, quand tu seras parvenu à cette maturité qui s'appelle vieillesse. Mais alors il te faudra survivre à ta jeunesse, à ta force, à ta beauté, qui se changera en laideur, en faiblesse, en maigreur. Tes sens émoussés auront perdu ces goûts et ces douceurs qui les flattent maintenant, et au lieu de cet air de jeunesse, de gaieté, de vivacité qui t'anime, règnera dans ton sang desséché une froide et stérile mélancolie, qui appesantira tes esprits et consumera enfin le baume de ta vie. »

Un commentateur, à propos du génie de Milton, dans ces derniers livres du *Paradis perdu*, dit : « C'est le même océan, mais dans le temps du reflux; le même soleil, mais au moment où il finit sa carrière. »

Soit. La mer me paroît plus belle lorsqu'elle me permet d'errer sur ses grèves abandonnées et qu'elle se retire à l'horizon avec le soleil couchant.

CARACTÈRES DES PERSONNAGES DU PARADIS PERDU.

ADAM ET ÈVE.

Milton a placé dans le premier homme et la première femme le type original de leurs fils et de leurs filles sur la terre.

« Dans leurs regards divins brilloit l'image de leur glorieux auteur, avec la vérité, la sagesse, la sainteté sévère et pure; sévère, mais placée dans cette véritable liberté filiale d'où vient la véritable autorité dans les hommes. Ils ne sont pas égaux, comme leur sexe n'est pas semblable : LUI formé pour la contemplation et le courage; ELLE pour la mollesse et la douce grâce séduisante; LUI pour Dieu seulement; ELLE pour DIEU en LUI. Le beau large front de l'homme et son œil sublime déclaroient sa suprême puissance; ses cheveux d'hyacinthe, partagés autour de son front, pendent en grappe d'une manière mâle, mais non au-dessous de ses larges épaules. La femme porte comme un voile sa chevelure d'or qui descend éparsée et sans ornement jusqu'à sa ceinture déliée : ses tresses roulent en capricieux anneaux, comme

la vigne replie ses attaches; ce qui implique la dépendance, mais une dépendance demandée avec un doux empire, par la femme accordée, par l'homme mieux reçue; accordée avec une soumission modeste, un décent orgueil, une tendre résistance; amoureux délai!

« Ainsi ils passaient nus; ils n'évitoient ni la vue de Dieu ni celle de l'ange, car ils ne songeoient point au mal; ainsi en se tenant par la main, passoit le plus charmant couple qui s'unit jamais depuis dans les embrassements de l'amour, Adam, le plus beau des hommes qui furent ses fils, Ève, la plus belle des femmes qui naquirent ses filles. » (*Paradis perdu*, liv. IV.)

Adam, simple et sublime, instruit du Ciel et tirant son expérience de Dieu, n'a qu'une faiblesse, et l'on voit que cette faiblesse le perdra : après avoir raconté sa propre création à Raphael, ses conversations avec Dieu sur la solitude, il peint ses transports à la première vue de sa compagne.

« Il me sembla voir, quoique endormi, le lieu où j'étois et la figure glorieuse devant laquelle je m'étois tenu éveillé. En se baissant elle m'ouvrit le côté gauche, y prit une côte chaude des esprits du cœur, et ruisselant du sang nouveau de la vie. Large étoit la blessure, mais soudain remplie de chair et guérie. Il pétrit et modela cette côte avec ses mains : sous ses mains se forma une créature semblable à l'homme, mais d'un sexe différent. Elle étoit si agréablement belle, que tout ce qui avoit paru beau dans le monde ne parut plus rien maintenant, ou sembla confondu en elle, réuni en elle, et dans ses regards qui depuis ce temps ont répandu dans mon cœur une douceur non auparavant éprouvée. Sa présence inspira à toutes choses l'esprit d'amour et les amoureuses délices. Cette créature disparut et me laissa sombre : je m'éveillai pour la trouver ou pour déplorer à jamais sa perte et abjurer tous les autres plaisirs. Lorsque j'étois hors de tout espoir, la voici non loin, telle que je la vis dans mon songe, ornée de tout ce que le ciel et la terre pouvoient prodiguer pour la rendre aimable. Elle s'avança conduite par son divin Créateur (quoique invisible). Elle n'étoit pas ignorante de la nuptiale sainteté et des rites du mariage; la grâce étoit dans tous ses pas, le ciel dans ses yeux, dans chacun de ses mouvements la dignité et l'amour. Moi, transporté de joie, je ne pus m'empêcher de m'écrier à voix haute :

« Tu as rempli ta promesse, Créateur bon et doux, donateur de toutes choses belles! Mais celui-ci est le plus beau de tes présents, et tu n'y as rien épargné! Je vois maintenant l'os de mes os, la chair de ma chair, moi-même devant moi.

« Elle m'entendit; et quoiqu'elle fût divinement amenée, son inno-